

VIOLENCES ET FOLIES DANS LES ROMANS DE SONY LABOU TANSI

Daniel MATOKOT
Professeur de Lettres, Cebe

Introduction

L'adoption d'une nouvelle forme d'écriture est efficace pour parler du malaise né de la conjoncture sociopolitique africaine (chômage, coups d'état, guerres civiles, génocides, prolifération d'hommes armés, de réfugiés et de mutilés physiquement ou moralement ...). Le renouvellement du discours romanesque permet à l'écrivain congolais Sony Labou Tansi de représenter, mieux que quiconque, les réalités d'un continent en pleine turbulence. Traquant les « *mocheries* » (ensemble d'éléments moraux ou matériels considérés comme négatifs) et les « *tropicalités* » (ensemble des coutumes, des mœurs, des comportements et attitudes des hommes et des femmes vivant sous les tropiques), ses romans nous plongent dans un univers de la démesure marqué par les violences et les folies.

I. Violence, sadisme et cruauté

Les images de la mort foisonnent dans l'œuvre romanesque de Sony Labou Tansi. Dans le premier chapitre de **La Vie et demie**, le mot mort apparaît au moins quinze fois. S'ajoutent à cela des vocables et des expressions qui connotent la mort : couteau, viande, sang, douleur, arme, tué,

ensanglanté, tripes, canons, balles, P.M., sabre, obsèques... Face à son ennemi, le Guide Providentiel, Martial, l'un des personnages du roman refuse de mourir. Quand le Guide réussit enfin à l'éliminer physiquement, son corps fantomatique hante la ville et les esprits. Chaïdana, sa fille, reprend le flambeau de la révolte, élimine en moins de deux ans une trentaine de dignitaires de la Katamalanésie. Ces « *épidémies* » qui ne frappent que la bourgeoisie katamalanaise, sont des

« [...]des méthodes tropicales par lesquelles le Guide Providentiel avait remplacé les élections souvent trop coûteuses en république communautaire de Katamalanésie, méthodes moins tempérées, mais finalement plus rapides pour changer les membres du gouvernement. »¹

Les morts se succèdent à l'hôtel La Vie et demie, quartier général de l'héroïne. Une enquête de l'ONU (Organisation de Nations Unies) conclue à des « *morts naturelle* » alors que tout le monde sait que les victimes ont été des amants ou des maris de Chaïdana et qu'ils meurent de « *l'amour au champagne* ». Cette « *mort collective* » donnera lieu à l'organisation d'« *obsèques collectives* ». D'autres décès surviennent après le départ de Chaïdana de l'hôtel:

« A 11h 48, l'hôtel La Vie et demie fut soufflé à la dynamite, corps, clients patrons, personnels et bien ».²

Le chiffre officiel, donc à priori menteur, des morts est de sept cent soixante douze.

L'ambiance joyeuse et l'exagération dans lequel est présenté le thème de la mort suscitent un effet

¹ Sony Labou Tansi, (1979), *La Vie et demie*, Paris, Ed. du Seuil, p. 61.

² Idem, p. 70.

d'accoutumance. On s'habitue à ce que les gens disparaissent comme des mouches. L'horreur est supprimée et une sorte de soulagement naît au moment de la mort. La vie « *sort en paix* » et l'homme mort ressemble à n'importe quelle « *viande* », terme que Sony Labou Tansi utilise pour parler du corps humain. Quand Chaïdana meurt, elle est:

« *Aussi froide qu'un poisson qu'on sort du réfrigérateur* ». ³

L'acte de manger lui-même se confond avec celui de détruire, de donner la mort. Faire manger quelque chose d'indigeste à son prochain est un désir latent, sinon de le tuer, du moins de lui faire du mal. L'anthropophagie est implicitement dénoncée et s'assimile à l'empoisonnement. Dans **La Vie et demie**, la femme et les enfants de Martial perdent la vie en obéissant aux injonctions du Guide Providentiel qui les obligent à devenir cannibales. Le « *soir du septième de viande* », Chaïdana et Tristana arrivent à grand peine à finir la « *viande paternelle* ». Martillimi Lopès, dans **l'Etat honteux**, lors du repas organisé à l'occasion de ses adieux officiels, donne à manger de la chair humaine à ses invités, de très hautes personnalités du monde.

L'addition repas et torture, cuisine et mort constitue un élément essentiel de l'univers romanesque de Sony Labou Tansi pour dénoncer l'hypocrisie et la cruauté de la gente humaine. Cependant, l'invraisemblance et l'exagération dans les détails empêchent le lecteur d'être choqué par ces récits macabres.

En s'opposant à sa mort, Martial s'insurge contre le cours naturel des choses. La mort est une donnée biologique universelle et permanente mais surtout une réalité culturelle.

³ Idem, p. 78.

« Les conceptions que l'on s'en fait, l'origine qu'on lui accorde, les fantasmes qu'elle suscite, le jeu socialement réglé des attitudes qu'elle engendre varient, en effet, selon les systèmes culturels et leur espace-temps. »⁴

Dans la plupart des communautés africaines, la Mort est considérée comme une étape dans la course de la vie qui se poursuit dans l'au-delà. Le défunt reste pour la communauté un partenaire social et vivant. Il possède sa réalité, conserve ses droits et participe surtout à la vie collective. La construction et l'entretien de sa dernière demeure montre le respect et la vénération qu'on lui doit.

Dans **La Vie et demie**, par contre, l'attitude révérencieuse exigées vis à vis des morts disparaît. Les qualités du mort ne se retrouvent même pas sur les tombes commémoratives. Les restes de Chaïdana sont jetés dans les rues populeuses pour que :

« tout le monde marchât sur elle et qu'elle devint littéralement terre. »⁵

Sa tombe devient un lieu maudit. On y construit :

« un monument aux traîtres, un gros crapaud de béton qu'essayait d'avaler un immense hibou en laiton, le tout peint en gris, qu'on avait déclaré couleur du démon. »⁶

Toutes les morts n'ont pas la même signification. Même les motivations poussant les personnages à accepter la mort ne sont pas les mêmes. Les martyrs de la Chrétienté, par exemple, se laissaient dévorer par les fauves dans l'arène pour défendre leur foi inébranlable pour le Christ. Les

⁴Encyclopédie de la psychologie, Tome III, Paris, Ed. Lidis, 1979, p. 220.

⁵Sony Labou Tansi, (1979), *La Vie et demie*, Paris, Ed. du Seuil, p. 123.

⁶Idem, p. 123.

motivations des personnages des romans de Sony Labou Tansi ne sont pas aussi élevées. Dans **la Vie et Demie**, la mort du Guide Providentiel ne peut valoir celle de Martial. Celle de Layisho n'égale pas celle des amants de Chaïdana. Martial, lui, meurt pour arracher le genre humain de son goût pour le sang.

Quant au Guide Oscar-Cœur-de-Père, dans le même livre, il se suicide « *pour vous sauver de moi* » (p. 142). Cette raison ambiguë et son geste suicidaire ne sont que des manifestations d'une forme d'orgueil. En prétendant sauver les gens qu'il a opprimés durant toute son existence, il souhaite laisser un souvenir impérissable dans le cœur de ses sujets. Son nom doit survivre dans les cœurs du peuple. Il veut devenir immortel.

Le suicide est l'ultime réaction de l'isolé pour renouer le contact avec les autres même au prix de l'anéantissement. Cet acte englobe plusieurs fonctions: auto agressivité, hétéro agressivité, fonction d'appel, fonction ordalique, chantage. Mais il exprime avant tout un constat d'échec.

Le Guide Providentiel a finalement compris que sa vie ne méritait plus d'être vécu. Alors que Martial refuse de mourir, lui décide d'aller dans l'au-delà. Il choisit le feu pour mettre son projet à exécution. Qu'est-ce qui explique ce choix ?

Le feu est un élément qui détruit le mal tout en procurant en même temps la joie de vivre. La viande purifiée, c'est à dire l'homme mauvais, doit subir l'épreuve du feu pour se purifier. Le caractère ambivalent de cet élément est souligné par Gaston Bachelard :

« La viande cuite représente avant tout la putréfaction vaincue. »⁷

⁷ Gaston Bachelard, *La psychanalyse du feu*, Gallimard, Paris, 1949, p.169.

Le feu donne ainsi naissance à une nouvelle vie dans la dignité et le respect de l'homme. C'est ce nouveau statut que veut acquérir la « loque » connue sous le nom de Guide Providentiel. Dans **la Vie et demie**, l'homme est désigné sous le nom de « loque », c'est-à-dire de déchet. Dans la famille de Martial, on trouve la « loque père », la « loque mère » et les « loques enfants ». La « loque père » est découpée en morceaux et réduit en pâté par le Guide Providentiel :

« il découpa le thorax, puis les épaules, le cou, la tête, bientôt il ne restait plus qu'une touffe de cheveux flottant dans le vide amer, les morceaux taillés formaient au sol une sorte de termitière. »⁸

Le Docteur Tchi, amoureux de Chaïdana, est lui aussi minutieusement découpé et réduit en morceaux :

« On l'avait amené à poil devant le Guide Providentiel qui n'eut aucun mal à lui sectionner le "Monsieur" pour le mettre en forme d'accusé comme on aimait le dire ».⁹

La description se poursuit :

« Beaucoup de ses orteils étaient restés dans la chambre de torture. Il avait d'audacieux lambeaux à la place des lèvres et à celles des oreilles, deux gestes parenthèses de sang mort, les yeux avaient disparu dans le boursoufflement excessif du visage, laissant deux rayons de lumière noire dans deux grands trous d'ombre. »¹⁰

⁸ Sony Labou Tansi, *La Vie et demie*, Paris, Ed. du Seuil, 1979, p. 16.

⁹ Idem, p. 36.

¹⁰ Idem, p. 37.

Lorsa Lopès dans **Les Sept Solitudes de Lorsa Lopès** découpe le corps de sa femme qu'il vient d'abattre. Martillimi Lopès, dans **l'Etat honteux** fait subir le même sort aux opposants politiques. Les tortures que fait subir à Maître Rognons, le tortionnaire de **l'Etat honteux**, à ses victimes procurent un sentiment de puissance et de domination. Ces tortures et ces dépeçages font choir l'homme au rang de la bête. Il n'est qu'un fauve guidé par de bas instincts. Les guerres incessantes qu'il livre pour consolider son pouvoir et satisfaire sa cruauté le rendent encore plus bestial que le pire des prédateurs :

« Avant, quand c'était la guerre de la paix, on se battait comme des hommes, maintenant qu'on est entré dans la guerre pour la guerre, on se bat comme des bêtes sauvages. »¹¹

Les individus ne sont cependant pas les seules bêtes, ni les seuls cannibales. Les nations le sont aussi. Dans **l'Etat honteux**, les Russes « *bouffent* » Tanso National, les Amérindiens Matos National, Les Français Jiranini et les Flamands Dartamio Dios (p.141). Dans la lutte féroce qui oppose les Nations, les plus forts dévorent le plus faibles. La loi de la jungle transforme la Terre en une planète de cannibales.

La mort physique dans le roman de Sony Labou Tansi n'est en fin de compte qu'une passerelle qui mène à la vie spirituelle. La mort de Martial se confond avec la voix de la conscience qui tente désespérément d'arracher l'humanité de la cage dressée par sa passion pour le sang. Cette voix n'empêche pourtant pas le Guide Providentiel de continuer ses tueries. Seule la fatigue physique met un terme à sa folie meurtrière. Le peuple envie ceux qui sont frappés par « *la mort de Martial* ». Les gens que l'on fusille « *ne perdent que la parole* » (p.87). Même le mot « *enfer* » ne suscite plus l'effroi ; il prend le sens de « *nourriture, puis celui d'air*

¹¹ Idem, p.185.

celui de froid, celui de choses » (p.92). Le manque de respect pour les cadavres fait qu'ils deviennent des appâts pour attraper des fauves. Les pygmées enterrent « *les méchants, les malfaiteurs* » tandis que « *les hommes bien* » ils les gardent (p. 94). Les arbres ont pour rôle de « *garder les voix des morts qu'on n'enterre pas.* » (p.101).

L'accoutumance a pour conséquence la destruction de l'horreur du crime et du meurtre. La mort n'impressionne plus. Le commerce des ossements humains, les hécatombes, les génocides ne font frissonner personne. On ne craint même plus de massacrer les hommes de Dieu et d'agresser les choses sacrées. A la page 119 de **la Vie et demie**, le catéchiste Kapésha meurt « *rempli de plomb, lui, son nouveau testament et son recueil de cantiques*», alors qu'avant sa mort, le R.P. Wang mange « *ses livres, les siens et ceux des chrétiens soit au total sept livre et deux maniocs* ». La mort fait désormais partie de la vie et engendre d'autres existences. Elle devient le prolongement de la vie et la halte nécessaire de l'existence.

Sony Labou Tansi l'avoue lors d'un entretien avec Guy Daninos :

*« La mort, j'en parle de la même manière que je parle de la vie. Ca doit surprendre, mais c'est vrai. Il n'y a pas que la vie que les gens ignorent, la mort aussi, nous l'ignorons. Et quel dommage ! »*¹²

Il précise :

¹²Guy Daninos, (1960), « Entretien avec l'écrivain congolais Sony Labou Tansi, dramaturge, écrivain et romancier », in *L'Afrique littéraire*, n° 57, 3 trimestre 1960, p. 51.

« *La mort ne tue pas la vie, c'est nous qui tuons la vie aussi. Nous sommes des assassins. La Terre est remplie d'assassins.* »¹³

Le désir de faire connaître la mort, du moins de la démystifier, devient alors un des objectifs de l'auteur :

« *Je sais que je mourrais vivant. Tous les hommes devraient mourir vivants. C'est si beau.* »¹⁴

II. Rabaissement, décapitalisation et désacralisation

Mais avant d'accepter cette belle mort, les personnages de Labou Tansi doivent subir la solitude et le rabaissement. Les nombreuses scènes de tortures et de dissections attestent du peu de crédit accordé au corps humains et de l'humiliation qu'on lui fait subir. Elles établissent un rapport entre la condition des forçats et celle des morts, mais aussi un rapport entre le corps et la Terre, entre la « *poussière* » et la « *poussière* ».

Dans l'**Etat honteux**, les prisonniers, dans la lettre collective adressées au président Martillimi Lopès, se donnent eux même le nom de « *morts* », ce qui confirme l'état de rabaissement dans lequel ils ont été plongés :

« *Monsieur le Président, c'est un mort qui vous parle, les morts ne savent pas quelle langue ils parlent et ils n'ont pas d'autres formules de politesse que leur odeur de mort.* »¹⁵

Dans l'**Anté-peuple**, Dadou, ayant perdu sa dignité, passe ses nuits dans les caniveaux, avec pour matelas les eaux stagnantes et pour taie d'oreillers les immondices. Le malheureux forme corps avec la boue, c'est-à-dire la Terre.

¹³ Idem, p. 51.

¹⁴ Idem, p. 1.

¹⁵ Sony Labou Tansi, (1983), *L'Anté-peuple*, Paris, Ed. du Seuil, p. 124.

Martillimi Lopès, dans **l'Etat honteux**, dort dans la vase et n'est pas incommodé par les odeurs pestilentielles. Les matières fécales découvertes dans son gobelet sont comparées aux odeurs de la Mère Patrie. Martillimi Lopès trouve une termitière de matières fécales sur son lit, il la trouve dans sa baignoire et dans toutes les pièces du palais présidentiel. Toute la ville empeste pendant neuf mois. On trouve des matières fécales chez tous les hauts dignitaires. Les personnages qui se vautrent nuit et jour dans la vase, les égouts et les excréments perdent leur humanité. C'est toute l'Afrique qui finalement perd son identité par la souillure et qui devient dans **l'Anté-peuple** :

«cette grosse merde où tout le monde refuse sa place. Un merdier, un moche merdier ce monde. Ni plus, ni moins qu'un grand marché de merdes.»¹⁶

La corruption et la chute de la moralité constituent l'essentiel de cette « *merde africaine* ». Mais tout comme la mort dans les romans de Sony Labou Tansi, les excréments qui servent au rabaissement, ne sont pas dégoûtants. Leur caractère ambivalent réside dans le fait qu'ils représentent autant la déchéance (la mort) que le renouveau (la vie). Ils sont en effet à la base de toute vie nouvelle et ont un lien avec la virilité et la fécondité comme tout ce qui constitue le bas de l'individu, dans des actes tels que l'accouplement et l'accouchement. La boue et les excréments, synonymes de déchéance, deviennent le symbole de la Mort et de la Régénération, de la « *poussière* » qui donne naissance à la « *poussière* ».

Crachats, injures, jurons, grossièretés, obscénités s'ajoutent à la liste des effets qui servent au rabaissement des personnages et des institutions. On « *pisse* » sur les affaires de l'Etat, on marche sur ses « *testicules* », les forces spéciales

¹⁶ Idem, p. 63.

deviennent des « fesses ». L'accouplement est présenté comme un acte bestial. Le rabaissement des personnages se fait par le dévoilement de leurs déviances sexuelles :

- Infidélité conjugale

Lorsa Lopès, dans **Les Sept Solitudes de Lorsa Lopès**, tue sa femme qui lui a donné des « poux ». L'infidélité de l'épouse est rapportée par un perroquet :

*« La bête avait révélé le nom du donneur originel des poux en la personne d'Armano Yozua, qui tenait les poux de l'épouse personnellement du sécateur de Nsanga Norda, qui les tenait du procureur de Nsanga Norda ».*¹⁷

- Impuissance sexuelle

Dans **la Vie et demie**, le Guide Providentiel est rendu impuissant par les apparitions de Martial. Le narrateur ironise :

*« Il avait pris un coup de vieux par le bas ».*¹⁸

- Inceste

Chaïdana, dans **la Vie et demie**, est une nymphomane qui noie ses amants dans « l'amour au champagne ». Excédé par la conduite scandaleuse de sa fille, Martial commet l'irréparable :

*« Martial entra dans une telle colère qu'il battit sa fille comme une bête et coucha avec elle, sans doute pour lui donner une gifle intérieure. »*¹⁹

¹⁷ Sony Labou Tansi (1985), *Les Sept Solitudes de Lorsa Lopès*, Paris, Ed. du Seuil, p.170.

¹⁸ Sony Labou Tansi (1979), *La Vie et demie*, Paris, Ed. du Seuil, p. 68.

¹⁹ Idem, p. 49.

- Homosexualité

C'est par ce travers que Vauban, le conseiller de Martillimi Lopès dans l'**Etat honteux** est ridiculisé.

- Castration

Menaces et tortures renforcent la peur de perdre ses « *engins de mâle* » ou ses « *ustensiles d'homologation* » dans l'**Etat honteux**.

- Maladies sexuellement transmissibles

Elles contribuent à diminuer l'individu socialement et physiquement.

- Viol collectif

Chaïdana encaisse « *treize cascade de miliciens* » dans **la Vie et demie**.

Le comportement bestial de l'homme est ainsi dénoncé dans le domaine de la sexualité. Le caractère insolite des ébats sexuels de Martillimi Lopès dans l'**Etat honteux** par exemple est renforcé par leur durée :

*« Puis le silence se fit. Taisons nous, Papa national est en train d'aimer sa femme. Pas de musique, pas de voiture. Personne dans la rue. Pendant deux jours. »*²⁰

Ces manquements et ces déviations sont des manifestations de l'échec des personnages à se réaliser.

Les « *décapitalisations* » s'abattent sur les dirigeants et sur les villes. Ce mot est calqué sur le terme « décapitation » qui désigne l'acte de « couper la tête » de quelqu'un. « Couper la tête » veut dire « perte de pouvoir ». Couronnements et détrônement sont ininterrompus après la mort du premier Guide Providentiel dans **la Vie et demie**.

²⁰ Sony Labou Tansi (1981), L'Etat honteux, Paris, Ed. du Seuil, p. 33.

Les Guides Providentiels n'ont aucune qualité particulière pour assumer leurs fonctions. Ils accèdent à ce poste par hasard et se font remarquer par des bavures de toutes sortes. Ce sont des sadiques et des obsédés sexuels. Leur manque de qualification pour la fonction de dirigeant explique le peu de respect qu'on leur témoigne et l'empressement de leur entourage à vouloir les destituer.

Les officiers supérieurs, garants du pouvoir despotique, participent sans état d'âme, aux révolutions et aux contre-révolutions. Les armées sont composées de plus d'officiers que d'hommes de troupe. L'atmosphère de violence et d'insécurité est renforcée par la présence des miliciens et des F.S. (*Fesses*) spécialistes de la répression et de l'oppression sanglantes. Les ex-capitaines et les ex-colonels satisfont impunément leurs instincts bestiaux et deviennent les symboles de la violence pure et gratuite.

L'inconstance et la non-consistance des instances dirigeantes favorisent l'éclosion de ministres et d'ex-ministres : ministres de la corruption, des testicules, du peuple, des affaires militaires, de la peinture chargé de la propagande, des ustensiles, des timbres, des campagnes chargé des diplômes, de la jeunesse et des jeunes, des tirailleurs et des pourparlers qui ont pour seule mission que de faire souffrir le peuple.

Les agressions prennent aussi pour objectif le sacré : les rites, les institutions religieuses, le clergé, les saints et Dieu.

« On transporte les sept mille modillons, les neuf cent cinquante monolithiques, obélisques et ogives ainsi que la tête du christ naturellement taillée dans ce qui restait de l'île d'Eldomanta. »²¹

²¹ Sony Labou Tansi, (1985), Les Sept Solitudes de Lorsa Lopès, Paris, Ed. du Seuil, p. 15.

Le crime de Dadou dans l'**Anté-peuple** a pour cadre l'Eglise. Cet acte impie dans un lieu sacré ouvre une brèche dans la forteresse de la religion. La fonction ecclésiastique, notamment le célibat des prêtres, devient l'objet de moqueries. Les propos blasphématoires abondent. Les prières ne s'harmonisent plus avec l'amour divin :

« Mais le peuple va à l'Eglise, tous les matins et tous les soirs, une seule prière : grand Dieu, fais qu'il meurt. »²²

Le Dieu de la Chrétienté s'efface. Les croyants disent leurs prières :

« où il n'y a ni notre Père, ni nom du Fils et du Saint Esprit. Pais des noms Dieu Améliano, Dieu Bourka nanga, Carbinico Danso, Vatourines Alimalis Borilio de la Cuenta, Moumdiba Fananso. »²³

L'ironie est présente pour parler de choses spirituelles :

« La peine de mort fut découverte par Dieu qui y condamna Adam et sa concubine comment on l'appelait déjà ? »²⁴

Et :

« Les Portugais nous avaient laissé un bras de basalte dans lequel on avait sculpté en toute hâte un christ métis, ventripotent et joufflu. »²⁵

La littérature de Martial est baptisée dans La Vie et demie « *Littérature de passe* » ou « *Evangile de Martial* »

²² Sony Labou Tansi, (1983), L'Anté-peuple, Paris, Ed. du Seuil, p. 96.

²³ Idem, p. 101.

²⁴ Idem, p. 142.

²⁵ Sony Labou Tansi, (1985), Les Sept Solitudes de Lorsa Lopès, Paris, Ed. du Seuil, p. 15.

(p.77) et devient un substitut de la Bible. Le Papa National de l'Etat honteux a comme livre de chevet « *Sous couvert de Dieu* », « *Les yeux du salut* », « *Les libertés artificielles* » ou « *L'arrière coupe de grâce* » (p. 112).

La désacralisation rabaisse et ramène l'homme à sa véritable dimension dans l'univers : un être nu et fragile dans l'immensité de l'univers. Ce n'est qu'un simple corps organique attendant la décomposition. Le corps en décomposition se transforme en engrais pour produire de la nourriture.

III. Folie et mocherie

Sadisme et cruauté sont les conséquences d'une déficience mentale. L'attitude hystérique du Guide Providentiel est la forme la plus évidente de la folie. Sa rage à instaurer à tout prix un régime tyrannique prouve sa mégalomanie. Tous ses successeurs ont un comportement violent dû peut-être à l'hérédité.

Le Guide Jean – cœur – de - Pierre, viole Chaïdana en lui donnant « huit gifles intérieure » et devient fou dans la même nuit, c'est-à-dire les trois cent derniers jours de son règne. Le rire dément d'Oscar – coeur– de Pierre pendant son suicide est un signe certain de démence. Quant au Guide Henri au cœur tendre, il « *s'affola et courut jusqu'à la barrière des gardes. Il parlait une langue que personne ne comprenait. Il parla cette langue jusqu'au jour de son assassinat dans un asile.* »²⁶

L'usage d'une langue inconnue, la langue des fous, montre à l'évidence que ce personnage est mis au ban de la société. Comme le fait remarquer Todorov dans son **Introduction à la littérature fantastique**, le langage peut, à l'encontre de sa fonction de médiation, être un moyen de se couper du monde.²⁷

²⁶Sony Labou Tansi (1979), *La Vie et demie*, Paris, Ed. du Seuil, p. 128.

La folie devient l'ultime retranchement de l'homme face à la violence. Lors de la mort de sa femme, s'y réfugie. Après s'être enfermé pendant sept mois dans une porcherie, il se plante dans le fanon sept clous qu'il appelle les « *solitudes* » et une douzaine d'aiguilles. Son comportement est bien celui d'un malade mental. Il perd le sens des réalités. Les Sept Solitudes de Lors de la mort de sa femme correspondent à l'isolement total, à la solitude quotidienne de l'être humain qui est aussi une forme de folie.

Dans la cosmologie africaine, la folie est le symptôme d'une rupture entre les hommes et les forces de l'univers. Le désordre universel apparaît à travers la démence d'un être ou de toute une société. La dégradation de la situation politique pousse les habitants à se réfugier dans le statut de fou. La folie est le signe indiquant qu'il faut rétablir l'ordre universel.

C'est cet objectif que poursuit Dadou dans **l'Anté-peuple**. Après avoir cherché en vain un équilibre et une harmonie dans la boisson, il se complaît dans une douce folie. Il souhaite « *sauter* », ce qui est pour lui le « *geste des fous* ». Il ajoute :

*« Je crois aussi que c'est le geste des poètes, des savants, des artistes ; c'est même le geste de Dieu. »*²⁸

Dadou n'a pas peur de la folie. C'est la raison pour laquelle il ne cesse de répéter: « *Je suis fou, je suis fou* ».

L'idée de marginalité rattachée au thème de la folie se vérifie dans les pérégrinations de Yéaldara, la campagne de Dadou dans **l'Anté-peuple**. Elle a traversé le fleuve à la

²⁷ Todorov T., (1970), Introduction à la littérature fantastique, Ed. du Seuil, Paris, p. 96.

²⁸ Sony Labou Tansi (1983), L'Anté-peuple, Paris, Ed. du Seuil, p. 96.

recherche de Dadou. Elle est logée dans une vieille cabane au bord du fleuve.

« C'était la maison d'une vieille folle qui, un jour, avait voulu voir ce qu'il y a au pied du fleuve. A sa mort, une autre folle du village avait occupé la hutte. »²⁹

Cette hutte est particulière, c'est « *la casa d'el foula* ». Il est évident que le terme « foula » est dérivé du mot fou. Cette maison est la case de passage des étrangers. Ils sont perçus par les villageois comme des marginaux. Leurs pensées, leurs agissements sont insolites aux yeux des autochtones. Tous les étrangers peuvent être considérés comme des fous.

Pourquoi tant de fous dans ce roman ? Le narrateur de **l'Anté-peuple** explique :

« L'opinion disaient déjà que c'étaient des gens qui avaient les emmerdements des papiers et consorts. Comme disait la légende, les singes étaient des membres d'une tribu qui, des milliers d'années auparavant, avaient fui les impôts sous un gouvernement impitoyable (...) Les ancêtres, pour la préserver du mal, transformèrent toute la tribu en singe. »³⁰

En réalité, les fous ne sont que des maquisards déguisés:

« ...bon nombre de ces fous qui couraient librement dans la ville sans être emmerdés par la bâtardise des contrôleurs d'identité, avec sous l'épaule un paquet de vêtements ou la traditionnelle natte du fou gentil. »³¹

Les fous dans cette œuvre ne sont que des individus qui, face aux violences de la vie en société, ont perdu totalement leurs illusions. Prenant conscience de la « *mocherie* » de la vie humaine, ils ont choisi

²⁹ Idem, p. 144.

³⁰ Idem, p.175.

³¹ Idem, p.175.

volontairement de porter « *la natte* » du fou. Le thème de la folie est utilisé pour faire le procès impitoyable d'une société en ébullition avec ses crasses, ses maladies, ses corruptions, ses vices, ses chômages, ses misères. Même ses actions révolutionnaires pour changer les choses sont contestées. Le chef des maquisards le reconnaît au moment de confier une importante mission à Dadou :

*« Avait-il le droit d'utiliser une viande aussi pauvre pour faire sa révolution ? Au nom de quoi ? La cause sans doute. On y mettait des hommes comme le docteur. Elle demandait d'être bouchée avec des viandes parfois aveugles. La cause carnassière, omnivore. »*³²

Dadou finit par accomplir son crime de fou.

Ce ne sont pas seulement les individus qui se sombrent dans la démence. Les choses et les pays se débattent dans la folie. La situation politique explosive, les tortures, les contrôles policiers, les arrestations arbitraires et la méfiance permettent à la peur de s'installer. Des forces de désintégration sont à l'œuvre dans l'univers. La société devient plus démente que les fous malheureux. Les actes saugrenus des personnages ne sont que les conséquences de la condition qui plane sur tout le pays: folie des révolutions et des contre-révolutions qui finit par rejoindre l'absurdité que Sony Labou Tansi appelle « *mocherie* ».

Le sentiment de la « *mocherie* » est la résultante de l'antinomie existant entre la condition humaine et l'idéal de l'homme. A la fois satisfait du progrès technologique accompli par l'homme et confronté douloureusement à la misère et au sous-développement d'une partie du monde, l'homme oscille entre l'espoir et le désespoir: espoir devant un avenir prometteur et désespoir devant l'état de total dénuement du peuple. Ce dualisme le conduit à considérer le

³²Sony Labou Tansi, (1983), *L'Anté-peuple*, Paris, Ed. du Seuil, p. 182.

monde comme un non-sens. Il constate que l'univers n'est que folie. Le drame de l'homme noir est d'être « *moche* », c'est-à-dire condamné à une existence gratuite, absurde. Le Fleuve dans l'**Anté-peuple** est l'aire de jeu par excellence de la mocherie. Tout le monde y participe à des degrés divers.

Lorsa Lopès dans **Les Sept Solitudes de Lorsa Lopès** lance cette accusation :

« *Ce crime n'était pas un crime à moi tout seul...après tout.*»³³

Personne n'est en effet intervenu pour l'empêcher de tuer son épouse. Par leur silence, leur insouciance, leur indifférence, leur peur, tous les habitants de Valancia sont coupables. Coupables d'avoir fermé les yeux sur les réalités quotidiennes. Pourtant personne ne veut reconnaître sa culpabilité. On recherche des boucs émissaires. C'est le perroquet de Lorsa Lopès qui finalement sera arrêté, jugé, condamné et fusillé. Les apparences sont sauvées. La « *mocherie* » peut continuer à se perpétrer.

V. Conclusion :

Paradoxalement, c'est dans le fou que Sony Labou Tansi place ses espoirs. Il est le héros, le sauveur, le prophète, le voyant qui accomplit des actes permettant de recouvrer l'harmonie universelle. Pour les dirigeants, la culpabilité des fous ne fait aucun doute. Il faut les traquer pour les punir, déclencher la « *chasse aux sorcières* ». Et la folie atteint son point de non retour : *c'est la dictature de la mocherie*. Mais c'est avant tout le règne des idées de ceux qui sont en avance sur leur époque, ceux qui rêvent d'une société autre et meilleure. Comme le montre Sony Labou Tansi, la folie des âmes d'élite est la quête des valeurs spirituelles supérieures.

³³ Sony Labou Tansi (1985), *Les Sept Solitudes de Lorsa Lopès*, Paris, Ed. du Seuil, p. 32.

Elle est une entreprise de sauvegarde des valeurs morales de l'homme, qui permet la régénération de l'humanité.

Bibliographie

- Bachelard G., (1949),
La psychanalyse du feu, Paris, Gallimard.
- Daninos (G.), (1980),
Entretien avec l'écrivain congolais Sony Labou Tansi, dramaturge, écrivain et romancier, in
L'Afrique Littéraire, n°57, 3^{ème} trimestre.
- Encyclopédie de la psychologie, Tome III, Ed. Lidis, 1979.
- Sony Labou Tansi, (1979),
La Vie et demie, Paris, Ed. du Seuil
- Sony Labou Tansi, (1981),
L'Etat honteux, Paris, Ed. du Seuil.
- Sony Labou Tansi, (1983)
L'Anté-peuple, Paris, Ed. du Seuil.
- Sony Labou Tansi, (1985),
Les Sept Solitudes de Lorsa Lopès, Paris, Ed. du Seuil.
- Todorov T., (1970),
Introduction à la littérature fantastique, Paris, Ed. du Seuil.